l'habitude de fumer et de priser

RAUCHEN & SCHNUPFEN

Grâce aux amendes pronocées contre les fumeurs en grange, nous avons que le "pétun" eut ses amateurs chez nous dès le première moitié du XVIIIe siecle. (~~pepotse~~)

Les incendies étaient fréquents aussi mainte ordonnance bernoise vint-elle les révenir par des mesures aussi sages que sévères. La suivante remonte à

pipälsö

Que fumait-on de ce temps-là ? Sans doute exclusivement la pipe.(Le cigare ne fit son apparition que longtemps après). En fait de pipes, les générations récemment disparues affectionnaient le long gambier de terre blanche, dit brûlot (prononcé brülõ) à un sou pièce. Le tuyau venait-il à se briser, le propriétaire, par économie, serrait entre ses dents le moignon réduit parfois à quelques pouces. Le fourneau dûment culotté passait au brun foncé. Un couvercle de laiton, muni d'une chaînette fermait le fourneau. Cette fermeture s'imposait si le fumeur faisait usage de Grissebaque (griessbach) tabac dont les grains gonflaient sous l'effet de la chaleur et risquaient de tomber incandescents sur la blouse de l'horloger. A côté du gambier, la pipe à réservoir et tuyau dénommée ~~kokées bergue~~ ( )[1] faisait les délices des paysan, bûcherons et charretiers. La pipe droite à l'anglaise les remplaça sur le tard.

Ne parlons pas du cigare et surtout de la cigarette, des apparitions de la IIe heure. Le premier a dû céder comme partout, un terrain important au second.

Au XVIIIe siècle, le tabac se vendait exclusivement sous forme de carotte qu'il fallait réduire en poudre au moyen d'une grosse râpe. Ce travail était d'ordinaire confié aux jeunes apprentis; les pauvres devaient se prêter à toutes les besognes, surtout s'ils ne payaient pas d'apprentissage.

1. kökées bergue
(Guggisberg)

Des vers burlesques de cette époque évoquent cette opération :

Noute tsa	Notre chat
ko ràpe dào tàbà	Qui râpe du tabac
Po Pyèr Ka	Pour Pierre Capt
Dào Solà 1.	Du Solliat

Quelle importance a la pipe pour les fervents de l'herbe à Nicot! Le matin, leur première pensée est à leur calumet bien aimé. Ils l'ont à la bouche avant même d'avoir enfilé leur pantalon. Le soir, ils déposent amoureusement la vieille pipe à côté d'eux sur la table de nuit. Manquents-ils de tabac ou d'allumettes, les voilà en pénitence, malheureux comme les pierres. La pipe est la meilleure amie de tant de vieillards. Leur temps s'écoule à la"crullier" (nettoyer), à la bourrer, à l'allumer, à en tirer voluptueusement de longues bouffées, à en secouer la cendre, à en "poutzer" l'extérieur. Indispensable, la pipe a pour l'homme autant d'importance que le tricot pour les femmes. La fumerie,comme toutes choses défendues, a toujours exercé un attrait singulier sur les gosses. Tout leur est bon pour remplacer le tabac : les fleurs de foin dites ~~kluzé~~, les joncs, les baleines de parapluie. Ils en seront quittes pour avoir la migraine. Rien ne les assagira. Quel écolier n'a pas, une fois ou l'autre, succombé à la tentation ?

kluzé

Das Schnupfen (prise) - Les inventaires tombac au décès pris au Chenit vers 1760 se chargent de nous prouver que la manie de priser commençait à se répandre dans nos montagnes. Le registre signale en effet, cinq tabatières : l'une de ~~tombée~~ (alliage de cuivre et d'étain alors en vogue), une seconde ~~de~~ loton (laiton), une troisième de papier mâché (44 95 103), une d'argent doré à l'intérieur, pesant 3 5/8 onces valant 40 fl (51) une de buis,à charnières(95) une autre tabatière argent fut rachetée par B. Golay en 1790.

L'habitude de priser se propagea singulièrement. Les femmes s'en mêlèrent. Il y a un siècle, les fidèles de l'église du Sentier trouvaient dur d'écouter le prêche une heure durant, sans se bourrer le nez de tabac. Le pasteur eut pitié de leur souffrance. D'entente avec le conseil de paroisse, il fut décidé de concéder une pose de quelques minutes au milieu de l'office. Le président du conseil sortait de sa poche une belle tabatière d'argent. Le pasteur ne tardait guère à s'apercevoir du signe, finissait sa période et s'asseyait. Alors la plupart des assistants étalaient sur leurs genoux de grands mouchoirs rouges ou jaunes. Les tabatières circulaient le long des rangées, chacun cherchant à offrir une prise à ses voisins de siège. Les nez une fois réconfortés et la série terminée les piou, piou,piou, mouchoirs et tabatières disparaissaient dans la profondeur des poches; M le Ministre reprenait son discours.

Le déclin survint. Pour des causes difficiles à déterminer (tout passe, tout casse, tout lasse), l'habitude de priser eut de moins en moins d'adeptes. On pouvait, il y a quelque soixante ans déjà considérer priseurs et priseuse comme des "êtres détonnants."

1. Nòutru tsà
ko ràpi dào tàbà
Pò Pyèru Ka

De vieux cousins et cousines venaient de temps à autre chez nous en visite, Ils ne manquaient pas, chaque fois que l'envie d'une prise les travaillait, de présenter la tabatière à la ronde avant de se servir eux-mêmes. Les enfants, que nous étions s'entendaient dire "Nø voèu tu pâ una ~~mohta an~~ bé, mõ piti ? Ne veux-tu pas aussi une prise, mon petit?" tout refus aurait été considéré comme un affront.
Note. De même le paysan saint-gallois se croyait autrefois obligé de faire boire une gorgée de son verre au consommateur qui venait d'entrer. Il fallait sans broncher se conformer à ce désir. En Toscane, par contre, l'invite : "vuol favouire?" Voulez vous participer à notre repas?" devait être poliment déclinée.

La manie de priser d'abord réservée aux gens aisés se propagea peu à peu au menu peuple. On peut la classer au nombre des petits travers plutôt distingués. La chique en revanche,(tsøka resta l'apanage de certains artisans, des bûcherons des voituriers. Rares les horlogers qui s'y adonnèrent.